Document généré le 19 avr. 2024 06:35

Liberté

La culture des petits, la culture des grands

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 34, numéro 6 (204), décembre 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31442ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (1992). Compte rendu de [La culture des petits, la culture des grands]. *Liberté*, *34*(6), 132–137.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LA CULTURE DES PETITS, LA CULTURE DES GRANDS

Michel Tremblay, **Douze coups de théâtre**, *Leméac, 1992, 200 pages.*

Michel Lemieux, **Voyage au Levant. De Lawrence d'Arabie à René Lévesque**, *Septentrion, 1992, 382 pages.*

À vingt ans, Michel Tremblay n'avait pris le train qu'une fois: pour aller voir sa tante Marguerite à l'île Perrot. Auparavant, il avait eu quinze ans, puis seize, et dix-sept. De la rue Fabre à la rue Cartier, ses voyages se faisaient par procuration: le cinéma, le théâtre, les dramatiques à la télévision. Voilà son exotisme et l'ailleurs de bien des Québécois des années cinquante. *Douze coups de théâtre,* recueil de souvenirs et récit d'apprentissage qui fait suite aux délicieuses *Vues animées,* parues il y a deux ans, est plein de la hargne des petits pour les grands, qui les voient mal, les croient dépourvus d'états d'âme, les méprisent, sans doute, sous couvert de compassion. Si les voyages de Michel Tremblay empruntent à une autre géographie, ils ramènent tout autant vers soi que ceux de Stevenson. Vers le pâté chinois servi à cinq heures, alors que «la ville de Montréal au complet mange à six heures comme tout le monde[1]»,

1. Michel Tremblay, *Douze coups de théâtre,* Leméac, 1992, p. 64.

vers les sombres pièces en enfilade où court une corde à linge de fortune, vers les oncles, piliers de taverne, qui entraînent trop souvent le père dans leurs interminables colloques de buveurs. Dans cet univers bruyant, dominé par le son de la télévision qui diffuse le dernier épisode de *La famille Plouffe*, la culture pénètre par bribes — la grand-mère dévore les romans de M. Henry Bordeaux — ou par grands appels d'air: le *Cid*, Marcel Dubé, l'opéra et Mozart s'engouffrent pêle-mêle dans la chambre de l'adolescent.

On dira que le théâtre de Tremblay est affaire de classes sociales et que ses personnages atteignent l'universel moins par leur caractère proprement québécois que par le tragique de leur condition. Il est vrai que, depuis les années soixante-dix, où eurent lieu les premières représentations des *Belles-Sœurs*, les Québécois ont appris à ne plus voir un miroir cruel dans le théâtre de Tremblay. Il reste que son œuvre n'est pas bien différente de celle de Jean Genet ou de Céline quant à l'art «populaire», c'est-à-dire l'art qui s'efforce d'exprimer l'âme du peuple, pour reprendre des termes que, depuis Staline, on touche du bout des doigts. Mais comme ceux de Céline ou de Genet, les personnages de Michel Tremblay demeurent impuissants à traduire la grandeur de leur univers. C'est une tâche qui revient à l'artiste. Avec ou sans diplômes, parfois instruit de sa seule sensibilité nourrie d'autres œuvres d'art, mais instruit, même lorsqu'il vient d'un milieu qui, pour toutes sortes de raisons, ne l'est pas.

Michel Tremblay aura beau se défendre d'être un intelletuel, il reste que tout — son goût du théâtre et de l'opéra, jusqu'à son dégoût du hockey — suffit à le distinguer dans son milieu: il est un écrivain, catégorie qu'au Québec l'absence de traditions situe près de celle de l'intellectuel. En réalité, la frontière est si peu nette que les uns et les autres la franchissent avec un bonheur inégal. Ainsi la prose de *Douze coups de théâtre* présente-t-elle, par moments, des

ruptures de ton à mettre sans doute sur le compte de la culture dans ce qu'elle a de plus haïssable.

> *«Je l'aime pas, c'te Joseph-là*[2]*...»*
>
> *J'étais surpris, c'était un personnage qui m'avait passionné. J'avais goûté sa véhémence, sa révolte à fleur de peau, sa façon d'exprimer les démons qui le hantaient*[3].

Il y a dans ces démons qui hantent et dans cette révolte épidermique quelque chose de convenu, de tristement «branché», qui sent la prose des magazines et des suppléments du samedi dans les journaux; ce sont des propos que l'adolescent des années 50 pouvait difficilement reprendre à son compte et qu'il faut donc attribuer au Michel Tremblay actuel. La rupture va bien au-delà du vocabulaire. Il arrive souvent que la culture ratiocine et explique. Au théâtre, elle est empêchée par la peinture directe exigée par le médium et doit s'exprimer avec plus de subtilité. Mais le récit, qui s'organise selon d'autres règles, est parsemé de chausse-trappes qui guettent le narrateur; celui-ci n'est pas seulement omniscient, il *pense* et se croit trop souvent obligé de le montrer. Ce passage de *Douze coups de théâtre,* qui aurait pu être émouvant, puisqu'il donnait lieu à un rapprochement entre l'adolescent et son père, ne réussit qu'à être encombré: il y a le jeune Michel Tremblay, son père qui n'a rien compris, sa mère qui écoute derrière la porte, le Michel Tremblay actuel qui explique, et le lecteur, voyeur pour la circonstance. C'est trop de monde dans un récit qui se présente en toute simplicité et se veut intimiste.

Si les intellectuels sont si mal vus au Québec, n'est-ce pas parce que plusieurs ne font que ressembler à leur triste

2. Il s'agit du personnage de la pièce *Un simple soldat,* de Marcel Dubé, que toute la famille vient de voir à la télévision. C'est le père de Michel Tremblay qui parle.

3. *Ibid.,* p. 120.

caricature? René Lévesque s'en méfiait, dit Michel Lemieux, qui l'a bien connu[4] et lui rend un hommage déroutant, tout en racontant par le menu un périple qui l'a mené d'Istanbul au Caire dans une camionnette Volkswagen. Michel Lemieux étreint dans une même ardeur admirative Lawrence d'Arabie et celui qui fut sans doute le plus célèbre des Gaspésiens. De prime abord, le rapprochement entre les deux hommes peut sembler saugrenu, mais il peut aussi se révéler fécond. Homme d'action et de terrain comme René Lévesque, celui qui fut le pilier de la révolte arabe contre les Turcs et une quasi légende au cinéma termina sa vie comme simple soldat dans l'aviation militaire britannique: même tempérament, même grandeur, même chute. Mais T. E. Lawrence fut aussi écrivain[5], et le fait a dû compter pour beaucoup dans l'admiration inconditionnelle que lui voue Michel Lemieux, si j'en juge par cette réflexion que lui inspire l'œuvre littéraire de son héros: «L'obsession de l'écrit, qui fait que les événements n'ont pas trouvé leur réalité et leur sens tant qu'ils n'ont pas fait l'objet d'un traitement littéraire, ne naît pas sur le tard, par génération spontanée. Les exigences esthétiques et morales qui conduisent aux témoignages écrits n'appartiennent qu'à ceux et à celles qui ont le culte du livre[6].»

Voyage au Levant, qui aurait pu se contenter d'être le plaisant récit de voyage qu'il lui arrive d'être parfois, est rempli de jugements excessifs de cette sorte, où le culte de

4. Michel Lemieux, *Voyage au Levant. De Lawrence d'Arabie à René Lévesque*, Septentrion, 1992. Sociologue de formation, Michel Lemieux a évolué dans l'entourage de l'ancien premier ministre à titre d'organisateur politique, de secrétaire et de conseiller.

5. *Les Sept piliers de la Sagesse* et *La Matrice* racontent les aventures de T. E. Lawrence au Proche-Orient; *Crusaders Castles* est une thèse de doctorat sur le sujet que l'on devine et qui fut publiée après sa mort. En français, *Les Sept piliers de la sagesse* est publié dans la Petite bibliothèque Payot et chez Folio Gallimard.

6. Michel Lemieux, *op. cit.*, p. 229.

l'intellectuel et du livre, sous couvert de culture, est porté à son comble jusqu'à ne prêter des «exigences esthétiques et morales» qu'aux écrivains et aux grands lecteurs! *Voyage au Levant* est aussi rempli de lieux communs sur les «fortifications de Carcassonne, les plus belles d'Europe», sur «Éphèse — avec le plus bel amphithéâtre de la Méditerrannée», toutes vérités profondes, mais qui n'auraient pas échappé au premier guide touristique venu. Michel Lemieux a beaucoup lu, hélas! et il a décidé de partager généreusement ses lectures de Pierre Loti, de Baudelaire, de Cendrars, de Kerouac. On est loin de la rue Fabre, dont la culture vaut mieux, décidément, que ce tourisme culturel qui papillonne, s'attendrit, regarde son reflet dans les eaux de la Mer Rouge et y va de quelques couplets bien sentis sur la grandeur de la civilisation arabe au Moyen Âge et sur les aléas des combinaisons génétiques. *Voyage au Levant* vient tout droit de la Révolution tranquille et reflète bien un certain type de Québécois: instruit, grand voyageur, curieux de tout, il a aussi une opinion sur tout — dût-elle être empruntée. Mais de tels voyages ne sont-ils pas, comme le suggère l'auteur, que la prolongation artificielle d'un état adolescent qui fuit la réalité et ses tristes contingences? Ne sont-ils pas, en dépit de toutes les protestations du contraire, que la projection narcissique et tous azimuts d'un moi qui se plaît à prendre parfois le visage du Québec et de son destin? Le voyage et la culture exigent plus d'effacement. Il ne suffit pas de mêler Adamo, Cecil B. de Mille et Malraux pour faire un livre, d'autant que l'éditeur, qui s'y connaît en mélanges, a inversé des pages et négligé de corriger les nombreux anglicismes, répétitions et fautes d'orthographe qui défigurent un ouvrage qui n'en n'avait vraiment pas besoin.

*

Au début du siècle, l'auteur dramatique John M. Synge a séjourné dans les Îles Aran, au large de l'Irlande, où les livres sont peu nombreux.

> *Le passage continuel dans cette île de la désolation d'hier au soir à la splendeur d'aujourd'hui semble créer une affinité entre les humeurs des insulaires et les alternances de ravissement et de désarroi qui sont fréquentes chez les artistes ainsi que dans certaines formes d'aliénation*[7].

Dans les îles, Synge fait la connaissance d'un vieux marin qui discute «avec beaucoup de pénétration» de certaine traduction anglaise des *Mélodies irlandaises* de Moore, qu'il compare à la sienne. Étranges et merveilleuses îles, capables de réconcilier la culture, la nature et les hommes, et de prêter aux uns et aux autres les états d'âme les plus raffinés.

7. John M. Synge, *Les Îles Aran*, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Éditions Climat, 1990, p. 46.